

L'écriture de tamazight. Questions d'épistémologie

Par *Hakim HESSAS*
Maître de conférences, Université Alger 2

Résumé.– L'apprentissage de la langue tamazight s'accompagne aujourd'hui de nombreuses difficultés liées notamment à une orthographe complexe, à une représentation graphique instable et difficile. Ces écueils et tatillonnages sont vraisemblablement dus à une normalisation constituée sur une conception tronquée de la langue – la langue envisagée en elle-même et pour elle-même. En s'intéressant aux caractéristiques graphiques de tamazight, à partir d'un point de vue qui est celui de la parole effective, cette réflexion tentera de montrer l'insuffisance pour l'apprenant de cette graphie analytique et de ces écritures orthographiques complexes.

Mots-clés : tamazight, écriture, orthographe, palier, texte, langue, morphème.

1. Prologue

La langue tamazight est un monument de l'histoire humaine qu'il est nécessaire de préserver et de décrire. Sa pérennité passe par sa valorisation à travers son enseignement, en mettant à la disposition des locuteurs des recueils de textes, des dictionnaires, voire des traductions d'œuvres de la littérature mondiale. De nombreuses études ont montré que l'apprentissage de langues étrangères s'accomplit mieux lorsque l'apprenant est scolarisé dans sa langue maternelle (Rastier, 2013, p. 150). Cependant, pour ce faire, pour attirer de nouveaux apprenants et susciter chez eux le désir d'apprendre, la représentation graphique et l'orthographe doivent faire l'objet d'une attention suffisante. Car l'on sait que l'accès au sens ne peut se faire sans une connaissance et une reconnaissance faciles des formes graphiques. Mais qu'est-ce qu'une forme graphique et comment la délimiter dans le cas de la langue tamazight ?

2. Précisions et rappels

La position épistémologique adoptée dans cette étude sur l'écriture de tamazight est critique. Les sociologues préfèrent parler de « cumulativité critique » pour signifier que cette notion de *critique* ne doit pas être comprise comme une opposition radicale à ce qui a déjà

été accompli (B. Lahire) ; de plus, les connaissances accomplies doivent faire l'objet d'un questionnement presque systématique.

Cela peut sembler paradoxal, mais cette « attention critique » à l'égard de l'écriture de tamazight – et à bien d'autres aspects encore – se trouve favorisée par l'écriture elle-même (c'est-à-dire par la présence de documents écrits), alors qu'elle était presque inexistante avec la parole entendue. Autrement dit, le passage à l'écrit de la langue tamazight s'est accompagné nécessairement d'une forme de curiosité intellectuelle qui n'était pas présente avec la parole entendue. Comme l'explique J. Goody (1994, p. 229) :

[...] l'écriture non seulement favorise une sorte d'attention critique à l'égard du texte lu qu'il serait impossible d'appliquer à des paroles entendues [...]. Mais l'écriture permet aussi l'accumulation de savoir sceptique tout comme de procédures logiques. De tels textes peuvent à leur tour être réintégrés dans le système d'emmagasinage mental de tout individu, ils existent aussi de façon indépendante comme ressource réelle ou potentielle.

Tamazight est une langue essentiellement orale. Mais une société à tradition orale n'implique pas forcément une absence totale d'expériences de l'écriture, c'est-à-dire une absence de tout système d'écriture ; au contraire, depuis longtemps, la langue tamazight côtoie au moins deux langues, l'arabe et le français, avec des systèmes d'écriture bien élaborés. Elle a même connu une tradition scripturaire

assez ancienne en caractères arabes à travers la production des zaouias et des fondations religieuses, dans la chanson ou dans la poésie.

Le contact de ces langues produit forcément des phénomènes divers allant de l'emprunt au calque, en passant par les interférences, etc. La première notation dite « spontanée » (jusqu'à 1945) tire d'ailleurs son origine du français. À la graphie « spontanée » succèdera plus tard une graphie d'inspiration phonétique et ensuite phonologique. Cette dernière a été rendue célèbre notamment par les écrits de Mammeri, Bensedira, Boulifa, Feraoun, Amrouche, etc. En continuité à la notation phonologique, le Centre de recherche berbère (INALCO, Paris) a proposé, en juillet 1996, une notation usuelle à base latine qui est aujourd'hui utilisée presque unanimement dans toutes les productions Kabyles.

Mais cette notation n'est pas la seule en son genre ; le tfinagh et l'arabe se trouvent encore, jusqu'à nos jours, dans différentes régions d'Algérie. Par exemple, la graphie tfinagh est utilisée notamment chez les touaregs et la graphie arabe chez les Chaouis et les Mozabites. Quant aux manuels scolaires de tamazight, on retrouve le même contenu curieusement transcrit dans les deux graphies latine et arabe.

Pour le Centre de recherche berbère (INALCO, Paris), la notation latine « [...] doit viser avant tout à la simplicité » (Chaker, 1996). Dans la Synthèse des travaux et conclusions élaborée par Salem Chaker, les propos sont on ne peut plus clairs quant aux

objectifs définis, à savoir la rapidité du décodage et la fluidité de la lecture.

La notation usuelle n'est pas seulement un ensemble de conventions définies pour l'émetteur (celui qui écrit) : elle doit également tenir compte de la réception et permettre un décodage aussi rapide que possible par le lecteur, en lui évitant ambiguïtés et hésitations, notamment au niveau syntaxique. En conséquence, les groupements syntagmatiques, les phénomènes intonatifs à fonction syntaxique... doivent être pris en compte dans la notation pour permettre une lecture fluide et assurée (Chaker, 1996).

Si la simplicité de la lecture et de l'écriture semble être la visée première de la notation proposée, la représentation analytique prend cependant le dessus et dépasse la mesure. La caractéristique première de cette notation se trouve dans l'usage massif du trait d'union entre un mot considéré comme principal et ses satellites : verbe-particule de direction, verbe-pronom ; nom-affixes ; préposition-pronom possessif, etc. Aujourd'hui, il suffit d'ouvrir le premier livre écrit en tamazight (les livres scolaires, par exemple) pour se rendre compte de la complexité de la lecture et de l'écriture, due à la présence excessive de ce trait d'union.

L'on sait que dans l'évolution graphique du français, par exemple, avec les rectifications de l'orthographe, ce trait d'union a tendance à disparaître dans presque tous les contextes, comme dans les exemples suivants : le nom *auto-da-fé* (XVIIIe S) → *autoda-fé* →

autodafé (XXe - XXIe S) ; *auto-analyse* s'écrit, avec la graphie rectifiée, *autoanalyse* ; *auto-collant* s'écrit *autocollant* (sans trait d'union). Dans presque tous les contextes, à quelques exceptions près, la tendance est pour la soudure entre les mots.

Il faut noter néanmoins que le trait séparateur n'est pas spécifique de la graphie latine appliquée au tamazight ; il se trouve également dans la graphie arabe, qui reproduit *ad litteram* les mêmes éléments (et donc les mêmes complications) de cette écriture latine. La meilleure preuve peut se voir clairement dans les livres scolaires. Remarquez la complexité de cette écriture (dans les deux graphies), dans les exemples suivant tirés, au hasard, du manuel scolaire *Adlis n tmazight 3, aseggas wis 3 n Ulmud Alemmas* (2013-2014) :

| Notation latine | Notation arabe |
|--------------------|------------------------|
| 1. Zik-ni | 1. زيك – ني |
| 2. ha-tt-a tusa-d | 2. ها – ت – توستا – د |
| 3. Tuwi-as-id aman | 3. تاوي – أس – ئد أمان |
| 4. Tettawi-tt-id | 4. تاتاوي-ت-ئد |

Et pourtant, dans les *Propositions pour la notation usuelle à base latine du Berbère*, la solidarité des unités est annoncée à grand fracas :

Les groupes « Nom/Verbe/Préposition + Affixes » sont des ensembles d'unités solidaires : en cas de déplacement, c'est l'ensemble qui doit bouger.

On écrira : *yezzenz-it*, "il l'a vendu"; *yusa-d*, "il est arrivé (vers ici)" ; *axxam-is*, "sa maison", *àur-es* "chez lui"... (*Je souligne*)

Cependant, si cette solidarité entre les « Nom/Verbe/Prépositions + Affixes » est annoncée et voulue, elle n'est guère réalisée ni respectée. La préférence était pour la séparation entre les unités.

3. Quelques repères épistémologiques

Cette spécificité du système d'écriture de tamazight provient, d'une part, de la conception étriquée de la langue, prise comme « un système qui ne connaît que son ordre propre » (Saussure, 2005, p. 43) ; d'autre part, des particularités propres à la langue tamazight, qui est marquée par un nombre important d'unités grammaticales réduites, des prépositions, des affixes, etc., telles que le [n] équivalent en français à [de], [d] équivalent à [et/avec], etc. Ces unités significatives minimales de la langue (morphèmes ou morphogrammes) sont différentes du mot. Car, comme le préconise Saussure, un mot est déjà un syntagme, par opposition au au paradigme (que l'on trouve ci-après sous le nom de *parallélie*) :

Nous appelons syntagme la parole effective, – ou la combinaison d'éléments contenus dans une tranche de parole réelle, – ou le régime dans lequel les éléments se trouvent liés entre eux par leur suite et précédence. Par opposition à la *parallélie* ou parole potentielle, ou collectivité d'éléments conçus et associés par l'esprit, ou régime dans lequel un

élément mène une existence abstraite au milieu d'autres éléments possibles (Saussure, 2002, p. 61-62).

Mais un morphème est un palier de complexité parmi d'autres (morphème, phrase, texte et corpus). Ces quatre paliers de complexité correspondent respectivement à quatre paliers de l'analyse linguistique : micro-, méso-, macro- et mégasémantique. Comment apparaîtrait la langue française si on lui appliquait la même règle du trait d'union ? Voir ce que deviendrait par exemple "rétropropulseurs" : *rétro-pro-puls-eur-s*

Nous pensons que l'efficacité de cette délimitation a été exagérée et mal définie; il n'a jamais été question, lorsque l'on écrit (ou lorsqu'on lit) un texte donné, de rendre compte de toutes les unités, jusqu'à la plus petite, comme le préconise cette approche analytique. Ce repérage serait plutôt utile pour un linguiste dans ces analyses de la langue, voire dans ces traitements thématiques pour rendre compte du sens.

À la suite de la table ronde internationale « Phonologie et notation usuelle dans le domaine berbère » (avril 1993), dans l'atelier organisé par le Centre de recherche berbère (1998), l'argument avancé pour appuyer l'usage du trait d'union est celui de l'ambiguïté qui pourrait exister à cause des homophones/homographes que contient la langue tamazight.

Pour éviter ce type de situation et, plus généralement, pour faciliter le décodage, on reliera tous les affixes par un tiret au mot auquel ils se rapportent.⁵⁸(Chaker, *op. cit*)

Les arguments présentés – avec la polysémie –, apparaissent donc comme des critères servant à définir et à réfléchir tous les phénomènes linguistiques. Voici les exemples choisis et mis en avant pour justifier l'usage du trait d'union : *yedda d gma s* (sans tiret) peut s'interpréter comme (1) *yedda d gma-s*, "il est allé avec son frère" (d = "avec") ou (2) *yedda-d gma-s* "Son frère est venu" (d = "vers ici"). Ou encore : *yedda d gma s s asif* peut s'interpréter comme (1) *yedda-d gmas-s s asif*, "son frère est venu à la rivière" ou (2) *yedda d gma-s s asif*, "il est allé avec son frère à la rivière". (Chaker, *op. cit.*)

Cependant, des exemples de ce type existent pratiquement dans toutes les langues ; ils proviennent de la séparation des quatre paliers du texte. De plus, tous les exemples proposés sont élaborés de façon artificielle par le linguiste lui-même. Pris d'usages effectifs, les ambiguïtés qui s'y attachent s'estompent d'elles-mêmes.

En conséquence, pour éviter ce morcellement de l'écriture, il est nécessaire de prendre le texte (et non le morphème) comme unité de base, comme dans l'épistémologie saussurienne. Prendre le texte comme point de départ de l'analyse linguistique permet de redéfinir ce que l'on désigne par la *forme*. De cette manière, on ne doit parler de

⁵⁸ . Salem CHAKER, *Op. cit.*

forme que lorsqu'il est possible de l'opposer à d'autres *formes* et en même temps lui assigner un sens. Cette opposition n'est à son tour possible que parce que cette forme est elle-même liée à un sens. L'opposition que l'on peut voir entre le *trait graphique* et le *son*, d'une part, doit appeler une autre opposition importante, d'autre part, entre le *son* lui-même et l'*idée*.

Pour l'écriture le sens est représenté par le son, pendant que le son est représenté par les traits graphiques ; mais le rapport entre le trait graphique et le son parlé est le même qu'entre le son parlé et l'idée. (Saussure, 2002, p. 49).

4. Conclusion

Comme on vient de le voir, cette graphie analytique s'avère inconsistante pour l'apprenant : elle rend l'apprentissage compliqué. D'ailleurs, les arguments avancés pour justifier l'usage des traits d'union, qui n'est autre qu'un morcellement de la langue, n'ont point de fondement scientifique ; comme nous l'avons expliqué, l'argument de la désambiguïsation n'est guère recevable. Il suffit de changer de palier d'analyse pour le dépasser. En conséquence, des rectifications orthographiques s'imposent. Elles doivent avoir comme visée première une simplification de la lecture et de l'écriture, comme cela a été préconisé (mais non respecté) dans les différentes recommandations que nous avons connues.

Bibliographie

- *Adlis n tmazight 3 : aseggas wis 3 n Ulmud Alemmas*. Office National des Publications Scolaires (2013-2014).
- Chaker, S. (1996). *Tira n tmazight : Propositions pour la notation usuelle à base latine du berbère : Atelier « Problèmes en suspens de la notation usuelle à base latine du berbère »*, 24-25 juin 1996. Synthèse des travaux et conclusions élaborée par Salem Chaker. Paris : Inalco – Crb.
- Gelb, I. J. (1973). *Pour une théorie de l'écriture*. (Traduction française). Paris : Flammarion.
- Goody, J. (1994). *Entre l'oralité et l'écriture*. Traduit de l'anglais par Denise Paulme et révisé par Pacal Ferroli. 1re édition. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rastier, F. (2013). *Apprendre pour transmettre : L'éducation contre l'idéologie managériale*. Paris : Presses Universitaires de France, 256 p. Collection Souffrance et Théorie.
- Rastier, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : Presses universitaires de France.
- Saussure, F., Bally, C., Sechehayé, A., Riedlinger, A., De Mauro, T. & Calvet, L. (2014). *Cours de linguistique générale*. Béjaia : Talantikit.

- Saussure, F., Bouquet, S., Engler, R. and Weil, A. (2002). *Ecrits de linguistique générale*. [Paris] : Gallimard.
- *Timsal n Tamazight*. Centre National Pédagogique et Linguistique pour l'Enseignement de Tamazight ; septembre-octobre 2011, numéro double. Sous la dir. de Abderrezak Dourari.